

SIX POEMES de Charles BUKOWSKI,  
traduits par Philippe Billé  
dans ses Lettres documentaires

comprenant :

Cloué dans l'univers (Ld XXXV)

Un autre lit (Ld 176)

Le joueur (Ld 364)

Une réplique (ibidem)

Des jours comme des rasoirs, des nuits pleines de rats (Ld 389)

Une drôle de journée (Ld 390)

- - - - -

## CLOUÉ DANS L'UNIVERS

je sais seulement d'où je  
viens.  
j'ai bien failli tout  
perdre.  
je restais assis dans des escaliers  
pendant des heures,  
sans bouger.  
et ces escaliers n'étaient  
même pas à moi.

je ne veux pas dire que j'étais un  
crétin.  
je veux dire que  
j'étais complètement  
indifférent.

je m'en serais foutu, si vous étiez venu  
pour me tuer.  
je ne vous en aurais pas empêché.

je me trouvais dans un lieu qui  
ne signifiait rien pour  
moi.

j'ai trouvé des endroits où demeurer.  
petites chambres. bars. cellules.  
le sommeil et l'ivresse me semblaient  
seuls  
possibles.  
tout le reste me semblait  
absurde.

une nuit je me suis assis et j'ai regardé  
le Mississippi toute la nuit.  
je ne sais pas pourquoi.  
le fleuve coulait et il  
puait.

j'avais toujours l'impression d'être  
dans un bus  
interurbain  
qui m'emmenait  
quelque part.  
de regarder par une fenêtre  
crasseuse le  
néant.

j'ai toujours su combien  
d'argent j'avais  
sur moi.  
par exemple un billet de cinq dollars et deux  
de un dans mon portefeuille  
et une pièce de cinq cents, une de dix et  
deux pennies dans ma poche  
avant droite.

je n'avais aucun désir de parler  
à quiconque ni que l'on  
me parle.

on me considérait comme un

paumé.  
je mangeais très peu mais  
j'étais étonnamment  
robuste.  
une fois, dans une usine  
les gars, les costauds  
essayaient de soulever du  
sol un gros morceau de  
métal.  
ils y ont tous échoué.

c'était vraiment lourd.

«Hé, Hank, viens essayer!» ont-ils  
ricané.

j'y suis allé, je l'ai soulevé  
d'une main, je l'ai reposé,  
je suis retourné au  
travail.

j'avais gagné leur estime  
mais je n'en voulais  
pas.

des fois je baissais  
tous les stores d'une chambre  
et je restais au lit une  
semaine.

j'agissais à ma guise  
mais ça n'avait  
aucun sens.  
je n'avais pas d'idées.  
je buvais.  
et je buvais.  
et je buvais.

je n'étais pas seul.  
je ne me faisais pas pitié.  
simplement j'étais pris dans une situation  
où je ne pouvais rien trouver  
avec quoi  
fonctionner.

j'étais un jeune homme  
vieux de mille ans.

maintenant je suis un vieil homme  
vieux de mille ans.

(«*Screwed within the universe*», paru dans la revue *World Letter*, éditée par  
Jon Cone à Iowa City, n° 4, 1993, traduit in Ld XXXV, juin 1993)

## UN AUTRE LIT

Un autre lit  
une autre femme

encore des rideaux  
une autre salle de bains  
une autre cuisine

d'autres yeux  
d'autres cheveux  
d'autres  
pieds et orteils.

tout le monde cherche.  
l'éternelle quête.

tu restes au lit  
elle s'habille pour aller travailler  
et tu te demandes ce qui est arrivé  
à la dernière  
et à celle d'avant...  
tout cela est si confortable –  
faire l'amour  
dormir ensemble  
la gentille tendresse...

quand elle est partie tu te lèves et tu vas dans sa  
salle de bains,  
c'est si intime et si étrange.  
tu retournes au lit et tu  
dors encore une heure.

quand tu pars c'est à regret  
mais tu la reverras  
et ça marchera ou pas.

tu descends au bord de l'eau et tu restes assis  
dans ta voiture. il est presque midi.

– un autre lit, d'autres oreilles, d'autres  
bagues, d'autres bouches, d'autres chaussons, d'autres  
robes, couleurs, portes, numéros de téléphone.

autrefois tu étais assez fort pour vivre seul.  
à presque soixante ans tu devrais être plus  
raisonnable.

tu démarres la voiture et tu t'éloignes  
en pensant, j'appellerai Jeanie en arrivant,  
je ne l'ai pas vue depuis vendredi.

(«*Another bed*», lu dans la revue *Your elbow*, Minneapolis, 1990, traduit in  
Ld 176, mars 1996)

## LE JOUEUR

«Encore un poème d'hippodrome?» demande ma femme.

Oh, il y a beaucoup de poèmes d'hippodrome parce que c'est là que je suis la plupart du temps.

Ma femme devrait être contente que je ne reste pas assis à la maison toute la journée à faire semblant d'être un écrivain.

Auquel cas elle saurait pourquoi tant d'écrivains ont eu tant de femmes.

Je n'en ai eu que deux parce que je suis plus facile à vivre quand je ne suis pas là.

Et un poème peut arriver n'importe où que vous soyez et les chevaux sont beaucoup plus beaux que les gens.

Oui, il y a des moments d'ennui là-bas et des moments où vous avez l'impression que les heures sont assassinées et les visages des parieurs souvent deviennent des visages de cauchemar mais on a une sensation d'action et les heures vont s'assassiner toutes seules de toute façon.

Il y a quelque chose à apprendre, quelque chose à oublier, quelque chose à endurer.

Gagner ou perdre.

Encore un poème d'hippodrome.

Encore une course, les sabots martèlent, les crinières flottent, je suis assis dans les tribunes, la monstrueuse potentialité de l'existence se déroule.

Pas d'écrivain ici. Pas de foutu écrivain. Loin de ça.

Sauvé.

Libéré de la vanité d'être précieusement excellent.

A ce moment-là.

(«*The player*», paru in *World Letter* n° 2, Iowa City, 1991, pages 1-2, traduit française dans *Etudes*, revue politique et agricole, n° 3, La Croix-Comtesse, février 2005, repris dans *Ld 364*, octobre 2006).

## UNE REPLIQUE

Les gens survivent pour finir avec les mains ouvertes pleines de rien.

Je me souviens du poème de Carl Sandburg, *Le peuple, oui*.

Belle pensée, mais complètement erronée:  
le peuple n'a pas survécu grâce à une noble force mais grâce au mensonge, au compromis et à la ruse.

J'ai vécu avec ces gens, je ne sais pas très bien avec quelles gens Sandburg a vécu.

Mais son poème m'a toujours fait chier.

C'était un poème qui mentait.

C'était *Le peuple, non*.

Alors et maintenant.

Et pas besoin d'être un misanthrope pour dire ça.

Espérons que les futurs poèmes célèbres comme celui de M. Sandburg auront plus de sens.

(«*This rejoinder*», in *World Letter* n° 2, Iowa City, 1991, page 3, traduit dans *Etudes*, revue politique et agricole, n° 3, La Croix-Comtesse, février 2005, repris dans Ld 364, 25 X 2006).

## DES JOURS COMME DES RASOIRS, DES NUITS PLEINES DE RATS

jeune homme je partageais mon temps équitablement entre les bars et les bibliothèques ; comment je m'arrangeais pour mes autres besoins ordinaires c'est une énigme ; oh, je ne me faisais pas trop de souci – si j'avais un livre ou une bouteille je ne pensais pas beaucoup à autre chose – les simplets créent leur propre paradis.

dans les bars, je me prenais pour un dur, je cassais des choses, je me battais avec d'autres hommes, etc...

dans les bibliothèques c'était différent : j'étais tranquille, je passais de salle en salle, je ne lisais pas tant de livres entiers que des passages de livres : médecine, géologie, littérature et philosophie. La psychologie, les maths, l'histoire, d'autres choses m'ennuyaient. En musique je m'intéressais plus au son et à la vie des compositeurs qu'aux aspects techniques...

mais c'est avec les philosophes que je me sentais fraternel : Schopenhauer et Nietzsche, même le vieux dur-à-lire Kant ; Santayana, qui était alors très populaire, je le trouvais creux et ennuyeux ; Hegel il fallait vraiment vouloir, surtout avec la gueule de bois ; j'en ai lu beaucoup que j'ai oubliés, c'est peut-être aussi bien, mais je me souviens qu'un type avait écrit un livre entier pour prouver que la lune n'existait pas et si bien qu'après vous vous disiez il a absolument raison, la lune n'existe pas.

comment diable un jeune homme peut-il daigner travailler une journée de 8 heures si la lune n'existe même pas ?  
quoi d'autre  
pouvait manquer ?

et  
je n'aimais pas tant la littérature que les critiques littéraires ; c'étaient de véritables aiguillons, ces types ; ils employaient un langage châtié, beau à sa manière, pour traiter les autres critiques, les autres écrivains, de trous du cul. ils me stimulaient.

mais c'étaient les philosophes qui satisfaisaient ce besoin tapi quelque part dans mon cerveau confus : malgré leurs excès et leur vocabulaire figé ils arrivaient souvent à me stupéfier ils bondissaient en risquant un énoncé flamboyant qui avait l'air d'être la vérité absolue ou sacrément proche de la vérité absolue, et cette certitude était ce que je recherchais dans ma vie quotidienne qui ressemblait plutôt à un morceau de carton.

c'étaient de grands gars que ces vieux chiens, ils m'ont fait supporter des jours comme des rasoirs et des nuits pleines de rats ; et des femmes qui marchandaient comme aux enchères de l'enfer.

mes frères, les philosophes, me parlaient comme  
personne ne le faisait dans les rues ou ailleurs ; ils  
comblaient un immense vide.  
de bons gars, oh, de bons  
gars!

oui, les bibliothèques m'aidaient ; dans mon autre temple, les  
bars, c'était une autre affaire, plus simple, la  
langue et les manières étaient  
différentes...

jours de bibliothèques, nuits de bars.  
les nuits se ressemblaient,  
il y a un gars assis pas loin, qui n'a peut-être pas  
mauvaise mine, mais il ne me revient pas,  
il y a là quelque chose de très macabre – je pense à mon père,  
à des maîtres d'école, aux têtes sur les pièces et les billets, à des rêves  
d'assassins aux yeux ternes ; bon,  
ce gars et moi on finit par échanger des regards,  
une fureur lentement s'accumule ; nous sommes ennemis, chat et  
chien, prêtre et athée, feu et eau ; la tension monte,  
brique après brique, en attendant que ça éclate ; nos mains  
s'ouvrent et se referment, nous buvons enfin maintenant pour  
une raison :

sa tête se tourne vers moi :  
«Y a quelque chose qui te plaît pas, mec?

- ouais. toi.

- tu veux qu'on arrange ça?

- absolument.»

nous finissons nos verres, nous levons, allons au fond du  
bar, sortons dans la ruelle ; nous nous  
retournons l'un vers l'autre.

je lui dis, «Y a plus rien pour nous gêner. tu  
veux pas  
t'approcher?»

il se rue sur moi et en quelque sorte c'est une partie d'une  
partie d'une  
partie.

(«*Days like razors, nights full of rats*», in *The last night of the earth  
poems*, Santa Rosa : Black Sparrow Press, 1992, traduit dans Ld 389, 23 mai  
2007)



## UNE DROLE DE JOURNEE

c'était une de ces journées chaudes et fatigantes à Hollywood Park  
avec une foule énorme, une  
foule  
fatigante, malpolie, stupide.

j'ai gagné à la dernière course, je suis allé toucher la somme et quand  
je suis retourné à ma voiture  
il y avait un embouteillage immense  
en direction de la sortie.

alors j'ai enlevé mes chaussures, je me suis assis, j'ai attendu, allumé la  
radio, par chance de la musique classique, j'ai trouvé  
un flacon de whisky dans la boîte à gants, je l'ai  
débouché, j'ai bu un  
coup.

Je vais les laisser tous partir, pensais-  
je, puis je m'en  
irai.

j'ai trouvé les trois quarts d'un cigare, je l'ai allumé, j'ai repris un  
coup  
de whisky.

j'écoutais la musique, je fumais, je buvais le  
whisky et je regardais les perdants  
partir.

il y en avait même qui jouaient aux dés  
à environ 100 mètres à  
l'est

puis ça  
s'est dispersé.

j'ai décidé de terminer le  
flacon.

après quoi, je me suis allongé sur la  
banquette.

je ne sais combien de temps j'ai  
dormi  
mais quand je me suis réveillé il faisait nuit et  
le parking était  
vide.

j'ai décidé de ne pas remettre mes chaussures, j'ai démarré  
et je suis sorti de  
là..

en arrivant chez moi j'entendais le téléphone  
qui sonnait.

pendant que je tournais la clé et que j'ouvrais la porte,  
le téléphone continuait  
de sonner.

je suis allé  
décrocher.

«allo?

- fils de pute, tu étais où?

- aux courses.

- aux courses? il est minuit et demi! je t'appelle depuis 7 heures!

- je rentre juste des courses.

- tu es avec une femme?

- non.

- je te crois pas!»  
elle a raccroché.

je suis allé au frigo, j'ai pris une bière, je suis allé dans la salle de bain, j'ai mis l'eau à couler dans la baignoire.  
J'ai fini la bière, j'en ai pris une autre, je l'ai ouverte et je suis entré dans la baignoire.

le téléphone a sonné de nouveau.

je suis ressorti de la baignoire avec ma bière et tout en dégoulinant je suis allé décrocher le téléphone.

«allo?

- fils de pute, je te croirai jamais!»

elle a raccroché.

Je suis retourné dans la baignoire avec ma bière, en laissant encore une trainée d'eau.

quand j'ai été réinstallé dans la baignoire le téléphone a sonné de nouveau.

j'ai laissé sonner, en comptant les coups : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16 ...

elle a raccroché.

trois ou quatre minutes, peut-être, se sont écoulées.

puis le téléphone a sonné  
de nouveau.

j'ai compté les sonneries :  
1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8,  
9 ...

puis le calme  
s'est installé.

alors j'ai pensé que j'avais  
laissé mes chaussures dans la  
voiture.  
peu importait, sauf que c'était ma  
seule paire.

il était probable, cependant, que personne  
ne voudrait jamais voler cette  
voiture.

je suis ressorti de la baignoire pour aller me chercher une autre  
bière,  
et j'ai laissé encore une traînée d'eau  
derrière moi.

c'était la fin d'une  
longue  
longue  
journée.

(«*A strange day*», in *The last night of the earth poems*, Santa Rosa : Black Sparrow Press, 1992, traduit dans Id 390, 24 mai 2007)